

Des peuples heureux

Jacques Godbout

Volume 25, numéro 3 (147), juin 1983

L'histoire vécue

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Godbout, J. (1983). Des peuples heureux. *Liberté*, 25(3), 86–96.

JACQUES GODBOUT

DES PEUPLES HEUREUX

1. Enfonçons des portes ouvertes: l'Histoire est une fiction, une production de l'esprit. Elle n'existe pas ailleurs que dans le ciel des idées. Vivre hors de l'histoire, c'est tout bonnement ne pas participer au roman historique. Une guerre n'est pas l'histoire, pas plus que ne l'est la date d'une grande bataille ou le nom d'un général brûlant ses drapeaux. L'idée d'histoire permet par contre de mettre de l'ordre dans tous ces cadavres, d'établir des liens de cause à effet, d'ordonner un récit. Il y eut les mythes, puis les légendes, puis l'histoire. Mais cela ne représente dans l'aventure de l'humanité ni un progrès ni un changement fondamental de vision. Tout simplement l'histoire s'est dégagée peu à peu du domaine surnaturel pour devenir la chronique des civilisations. Si le peuple québécois a longtemps vécu hors de l'histoire c'est qu'il était surtout imprégné de légende. Le récit des faits et gestes français au Canada se racontait dans une perspective strictement apologétique.
2. La force du peuple juif, on le sait, prend ses racines dans le monothéisme; pas de mythologie à traîner dans ses bagages. Dès le départ c'est le rapport direct d'une nation, d'un peuple, avec *son Dieu* qui distingue la tribu d'Israël. L'idée de nation est, semble-t-il, simultanée à celle d'histoire. Le peuple élu ne pouvait que devenir historique puisqu'il était persuadé de sa supériorité *nationale*. L'histoire, c'est le récit d'une quête de pouvoir, d'une marche vers un

idéal. Ce récit renforce peu à peu le désir de réussir «l'entreprise nationale», chantant les hauts faits du passé, décrivant la bassesse des sales traîtres ou la beauté resplendissante des héros.

D'une vision du monde naît l'idée d'histoire. De l'idée d'histoire naît une vision du monde. La Révolution française, par sa vigueur, son panache, sa guillotine, son rationalisme, ses discours, ses idéaux, a plus fait pour l'idée d'histoire que tous les autres événements «historiques» en Occident. Mais aussi la Révolution française puisait-elle sa force dans le nationalisme naissant.

«(...) La doctrine nationaliste, en affirmant que la seule association politique légitime est celle qui lie entre eux des hommes parlant la même langue, partageant la même culture et chérissant les mêmes héros et les mêmes ancêtres, exprime en ses propres termes idéologiques un souci de l'Histoire qui est devenu le thème dominant des conceptions européennes modernes et qui a été repris partout où a pénétré la culture européenne», écrit Elie Kedourie dans son *Nationalism in Asia and Africa*. L'idée d'histoire (parfaite) occidentale veut qu'un peuple, par la décolonisation, accède enfin à la «réalité historique». Ce que les Québécois réclament, depuis qu'ils tentent de quitter la légende, c'est de participer au récit historique. La guerre des drapeaux dans les conférences internationales est une manifestation symbolique extrême du désir de se raconter. Prendre la parole, c'est s'emparer du récit. Le problème, évidemment, c'est que si les Canayens ont pu vivre avec l'Ancien Testament comme récit historique, persuadés que nous étions d'une mission divine qui remontait aux sources du Jourdain, si les Canadiens français ont échappé à la Révolution française, c'est-à-dire à la laïcisation de l'idée de nation, ce ne sera qu'en 1960 qu'ils se réveilleront, percevant soudain qu'eux aussi ont des aspirations *matérielles*. Colonisés de mille manières au plan symbolique, les Canadiens français

3.

mettront vingt ans à se transformer en Québécois. On leur demandera *mezzo voce* s'ils acceptent de devenir maîtres de leur récit, ils répondront *non* au référendum. *Exit* l'idée d'histoire.

4. Ceux qui aiment l'absurde prendront un malin plaisir, dans les années qui viennent, à raconter les tribulations des Canadiens français qui quittèrent l'Europe avant que l'idée d'histoire ne devienne opératoire et qui choisirent d'y participer au moment où elle commença de disparaître.

L'idée d'histoire devait s'accomplir, en ce siècle, dans la Révolution communiste. Les expériences socialistes à ce jour suffisent à démontrer que l'histoire d'un devenir n'a pas plus de fondement que l'histoire d'un passé. Tout cela est fiction. Et la Révolution industrielle a guillotiné les projets historiques. Les nations sont dépassées par les transnationales. Le journal télévisé, feuilleton éphémère, récit du quotidien, suffit désormais à ordonner la vie des consommateurs. De toute manière, il n'y a plus de citoyens.

5. L'historien (Michelet, Marx ou le chanoine Groulx) se sentait investi d'une mission divine: dire le cours des événements pour prédire l'actualité. Celle-ci s'est bien vengée. Elle nous a envahis au point où elle avale et bouscule l'ordonnance, replace soudain dans les consciences le génocide des Arméniens, par exemple, en le sortant, à coups de mitraillettes et d'assassinats télédiffusés, de l'histoire où il avait «sa place» (qui était de justifier Hitler) et nous le renvoyant dans l'espace d'aujourd'hui. Qu'en faire?

Ce que l'ère du spectacle annonce, c'est un télescope fulgurant. L'écrit pouvait raconter les événements passés, et principalement ceux auxquels personne n'avait assisté, comme s'ils avaient eu lieu. L'histoire, ramenée au spectacle, amalgame les icônes de Treblinka et de Jamestown, met sur un même

piéd, dans un même déroulement, l'image d'archive et l'actualité d'aujourd'hui, archive de demain. La guerre au Vietnam, ce n'est plus l'affrontement de super-puissances sur le dos des Asiatiques, ce n'est pas même un enjeu politique où l'Occident a presque laissé sa peau, c'est l'image du briquet d'un G.I. enflammant une case devant une paysanne désespérée, et celle d'un soldat tenant un revolver sur la tempe d'un garçon en culotte courte, dans une rue de Saïgon.

Depuis trente ans, surtout à la télévision, les spectateurs ont pu, jusqu'à saturation, prendre conscience du monde *en plans rapprochés*. Qui n'a pas vu de près une victime des combats de rue, un édifice défiguré par une charge explosive, un cadavre disloqué à côté des restes d'un avion, un incendie éclairant un quinzième étage, le témoignage poignant d'une morphinomane prostituée, le sourire goguenard d'un gigueux assoiffé, le visage inquiet d'une mère célibataire, le discours fat d'un politicien perdu dans une forêt de micros, un oiseau mort gluant de bitume, un paraplégique concupiscent, un superpétrolier dans un port arabe? Nouvelles, reportages, magazines et documentaires ont répandu des millions d'images de «la réalité», pour la «dénoncer» le plus souvent, l'expliquer à l'occasion.

Jamais une population, avant 1950, n'avait été soumise à un tel bombardement d'images exotiques et domestiques, de problèmes insolubles, d'intimités étalées, d'humanité en spectacle. Même les guerres, si l'on pense aux cent vingt-six qui ont eu lieu depuis la Deuxième Grande Guerre, se sont faites de plus en plus documentaires, conformes aux lois du genre, vécues comme un récit journalistique; on pense aux navires britanniques voguant, de soir en soir, vers les Falklands; on se rappelle la ville de Beyrouth démolie, plan par plan, dans nos salons.

Que serait-il arrivé à la Campagne de Russie si tous les soirs, entre deux images de poilus et de

chevaux traînant des canons, Napoléon avait donné une interview? Si les explications de l'Empereur avaient été diffusées dans tous les foyers d'Europe? Parlerait-on aujourd'hui encore de Waterloo? Victor Hugo aurait-il cru bon d'y ajouter un poème?

Parler d'histoire, à l'heure des «mass media», c'est contempler des kilomètres de documentaires qu'aucune télévision nationale n'a encore trouvé moyen de transformer en «archives». L'histoire est une dimension de la littérature, un genre de la langue écrite. Elle ne pourra survivre aux millions d'images et de sons enregistrés quotidiennement.

7. Dans *Les Années de plomb*, l'implacable film de Margarethe Von Trotta, le rédacteur-en-chef d'un grand journal refuse de publier un article sur la mort d'une terroriste allemande. L'article lui est proposé trop tard. «L'information, dit-il, c'est la nouvelle publiée au bon moment.» Les autres nouvelles, poursuit-il, vont remplir «les poubelles de l'histoire». Nous n'avons jamais eu tant de poubelles et aussi peu d'histoire. Comme si l'âge historique, depuis 1950, était devenu l'époque *post-historique*. C'est que l'information est la négation même de l'histoire. Le journal télévisé c'est l'instantanéité. L'histoire c'était la durée.

8. Quand, à Disneyland, Abraham Lincoln se lève de sa chaise sculptée et entonne un hymne à la liberté, sur fond de colonnes et de cieux émouvants, avec musique douce et éclairages dramatiques, la foule ébahie croit retrouver, l'espace d'un instant, l'innocence originelle et la foi perdue en une Amérique aussi généreuse qu'honnête et puissante. On lui a même demandé de ne pas fumer, par respect pour l'Emancipateur. C'est une présentation de la Gulf Oil Company of America, et c'est un des rares spectacles gratuits à l'entrée de Main Street, U.S.A.

Disneyland n'est pas un parc d'amusement comme les autres. C'est une entreprise idéologique

parfaite qui traduit si bien l'esprit américain que l'on devrait obligatoirement commencer une visite des Etats-Unis par une journée en cette terre du bonheur parfaitement contrôlé. Tous les moyens de communication, presse, télévision ou cinéma, doivent baisser pavillon devant l'efficacité et la perfection de ce concept hollywoodien. D'ailleurs, il était normal que ce projet naisse là. La Californie n'a pas d'histoire, et Los Angeles est le haut lieu où se retrouvent, depuis moins de cent ans, les aventuriers du monde entier. Mais après la Californie il n'y a plus de nouvelle *frontière*. Il ne reste donc à y explorer que l'espace, l'océan ou l'esprit, dans les monastères de Big Sur comme à Disneyland.

En réalité, Disneyland c'est un peu comme si le téléspectateur pouvait enfin pénétrer dans son appareil de télévision et vivre en trois dimensions, avec ses héros favoris, des heures radieuses, entouré de messages commerciaux familiers. La Californie est aux confins de notre monde, elle n'est que spectacle. Son livre d'histoire, c'est le parc d'amusement commandité. Mais en est-il autrement de nos lieux «historiques» commandités par les diverses sociétés du patrimoine, dont les pierres ont été nettoyées et scellées dans un mortier tout neuf, et où l'on trouve des reconstitutions «vivantes» de la «vie d'autrefois»? Disneyland fait penser à Québec City. Sons et lumières.

Pour mesurer le saut quantique que l'on a fait en passant de l'ère de l'imprimé à celle de l'électronique, l'on peut suivre les débats européens sur les satellites. Chaque Etat, découvrant avec horreur que ses nationaux pourront bientôt recevoir *directement* les télévisions étrangères, sent le contrôle de l'information et de la culture lui échapper.

Les individus ont tout avantage à pouvoir choisir des programmes de différentes origines. La télévision devient alors, à l'image de la bibliothèque, ouverte sur le monde entier. Mais si le territoire n'est plus

protégé (et quelles frontières en défendront l'intégrité contre les faisceaux des satellites?), toutes les administrations vont se sentir menacées. C'est aussi, mais personne n'en parle, la fin des dictatures de l'Est. L'histoire se défait.

10. Il était une fois des hommes qui voulaient que la vie ait un sens. Ils s'imaginaient au-dessus des champs de bataille, dans les alcôves des princes, autour des tables où l'on signait les traités. Mais surtout ils expliquaient la réalité historique. Ils cherchaient les pourquoi, et la justification des aventures des chefs, des peuples. Ils voulaient donner des modèles aux nations. Ils racontaient l'histoire de France, du Canada, celle de Cromwell ou de Toutânkhamon. Dérisoire. Entreprise de vanité. Historiens!

11. Dans *Jacques et son maître* de Milan Kundera, le valet nous sert, en fin de compte, une superbe vision de l'histoire et de la politique. Le maître est embarrassé car il veut foncer, aller de l'avant, diriger le peuple, mais, s'exclame-t-il, regardant autour de lui...

LE MAÎTRE: *Je veux bien, mais en avant, C'EST OÙ?*

JACQUES: *Je vais vous révéler un grand secret. Une astuce séculaire de l'humanité. En avant, c'est partout.*

LE MAÎTRE: *Partout?*

JACQUES: *Où que vous regardiez, partout c'est EN AVANT!*

LE MAÎTRE: *Mais c'est magnifique, Jacques! C'est magnifique!*

JACQUES: *Oui, monsieur, moi aussi je trouve cela très beau.*

LE MAÎTRE: *Eh bien, Jacques, EN AVANT!*

Communistes, royalistes, capitalistes, libéraux, socialistes, péquistes, conservateurs, écolos, en avant!

Et pour quoi faire? Allier le peuple à la grande aventure?

L'on peut se demander si le romantisme historique ne va pas mourir avec ce siècle, si les tribuns des idéologies, les gérants de la philosophie, tous les Lénine de la terre n'auront pas de plus en plus de difficultés à crier: *En avant!* L'innocence, la naïveté, la bêtise survivront-elles à l'information massive? La conscience historique sera-t-elle remplacée par la conscience planétaire? C'est ce qu'annonce l'ère californienne. L'espace remplace là-bas le temps. Les nouveaux «historiens» sont peut-être ces astronautes qui explorent la dimension spatiale: déjà, dans la conscience des adolescents inquiets, le Tiers-Monde est plus présent que le discours des ancêtres.

12.

L'information, dans la vision des ingénieurs, n'est qu'une impulsion physique, électrique ou lumineuse, qui passe à une vitesse donnée d'un point à un autre. Cette information se traite, se codifie, se transforme, se reproduit par divers modes analogiques. La théorie de l'information sied parfaitement aux encyclopédies électroniques. Les «banques de données» regorgent déjà de bibliographies complètes, vérifiées et mises à jour à la vitesse de la lumière. L'ordinateur permet de stocker et de permuter à l'infini des chiffres, des noms, des faits. Le cerveau électronique peut même réaliser en nonasecondes des opérations que mon pauvre cerveau ne pourrait accomplir en plusieurs mois. Au bout du clavier nous avons désormais tous les textes et toutes les images du monde, c'est-à-dire beaucoup plus que ce dont nous avons réellement besoin. Mais l'ordinateur, quoi qu'on en dise, n'a pas de mémoire. Il n'a que des tiroirs.

Utilisant l'ordinateur, des historiens ont tenté, depuis quelques années, en quantifiant des données matérielles, de tracer des portraits signifiants des cultures et des époques. Cette «nouvelle» histoire, plus thématique que chronologique, plus structura-

liste que naturaliste, n'est qu'une tentative de l'histoire écrite pour rejoindre le spectacle.

13.

L'histoire est un genre littéraire, au même titre que le roman, la poésie ou l'essai. Quand on enseignait cette matière, autrefois, on y incluait le théâtre. Les grands dramaturges côtoyaient les grands romanciers même si les «qualités littéraires» du texte dramatique pouvaient être *radicalement* différentes du reste de la littérature. L'on sait aujourd'hui que le théâtre est l'une des expressions d'un genre particulier: le spectacle audio-visuel. Dans ce genre on trouve le cinéma, les représentations sportives, les informations et le documentaire. Jusqu'en 1950 l'Occident était dominé par l'histoire littéraire. Ce sont des écrivains qui pensaient le monde et lui donnaient un sens, l'univers pouvait se placer, entre deux couvertures, dans une bibliothèque.

La représentation théâtrale, avec les énormes moyens de diffusion que lui procure la technologie électronique, s'est substituée à la pensée. Le monde aujourd'hui n'a plus de pérennité, il n'est plus qu'une succession de spectacles, de durées. Chaque spectacle se suffit à lui-même, il ne se réfère plus à l'idée d'histoire, mais à l'idée de spectacle. Ce n'est pas l'omniprésence de «l'information» qui a détruit le sens historique, puisque bien sûr les historiens utilisent cette documentation comme matériau, mais la disparition de la *vision littéraire*. La pensée dominante aujourd'hui est structurée par l'audio-visuel.

L'audio-visuel est dominé par le besoin de renouvellement. C'est un sentiment récurrent dans le domaine du spectacle. Au théâtre par exemple, il y a des époques de rideaux nus suivies de la «découverte» des décors baroques; des époques où l'accessoire est l'essentiel suivies de périodes où il est essentiel de se passer d'accessoires. C'est que, dans le domaine du spectacle, le regard et l'oreille s'interposent. La littérature s'adresse directement à l'esprit; l'intelli-

gence, en prise avec des concepts, pense le monde sans que la couleur des tables ou les rides des personnages aient quelque importance. Par contre le spectacle ne peut être que superficiel, et s'il est *profond* ce sera justement par ses relations de surface, ses juxtapositions inattendues.

La pensée dominante étant devenue spectaculaire et non plus littéraire, les cycles de la mode s'installent. La représentation s'épuise, avant d'épuiser son sujet, comme on se fatigue d'un vêtement que l'on jette alors qu'il pourrait encore servir. Le spectacle ne se peut penser sans gaspillage, le gaspillage ne se peut pratiquer sans recyclage. Dix fois les mêmes sujets sont servis, de manière différente, dans un nouvel éclairage.

L'actualité, c'est l'histoire en mouchoir de papier. La publicité, c'est la poésie de l'actualité. L'actualité, c'est l'événement brut, insensé. Ce soir deux citoyens canadiens sont morts dans l'écrasement d'un avion soviétique à Pékin. Je me suis demandé, sur le coup, s'il était prudent de visiter la Chine.

14.

La Chine *éternelle*? Mais la publicité m'a vite ramené au plaisir. Merrill-Lynch, société de courtiers en bourse, a choisi un jeune taureau (*the «bull» market*) aux couilles vibrantes et aux cornes acérées comme métaphore. Le taureau traverse, sur l'écran du tube cathodique, un magasin de porcelaine sans rien briser, trouve une aiguille dans un tas de foin: il réussit l'impossible. Nous sommes d'une *autre* race, chantent les courtiers en musique. Nous sommes d'une autre race, en effet. Hors du temps, hors de nous, lancés dans l'espace des câblo-sélecteurs, des messages publicitaires, des milliers de titres temporairement en librairie, des manchettes en couleurs, et le reste. Les consommateurs n'ont aucun besoin d'historiens, au contraire. L'idée de plaisir a remplacé la quête, les thérapies la religion, et la solitude des consommateurs de fond ne permet pas l'histoire. C'est désormais chacun pour soi.

Raison de plus pour s'entourer de savants, diront certains, et valoriser l'immuable, la pérennité, le savoir *historique*. Bien sûr. Il y aura toujours des écrivains passionnés d'histoire et des lecteurs de ces chroniques. Mais jamais plus l'histoire, idée d'ordre littéraire, ne pourra agir sur les consciences. L'homme-actualité, l'homme-publicité est un corps sans pesanteur dans l'espace que nous ouvre l'instantanéité des moyens de communication. D'ailleurs, en 1982, le magazine *Time* n'a-t-il pas choisi *Homme de l'année* le micro-ordinateur? Il ne restera plus bientôt qu'à écrire, avant de mourir, *l'histoire de l'Histoire*, avant d'oublier ce concept d'une culture dépassée. Si l'idée d'histoire n'est pas seulement juive, elle était néanmoins d'essence religieuse. La mort de Dieu et de Karl Marx, c'est la fin des temps historiques. Dans l'avenir il n'y aura plus que des peuples heureux.